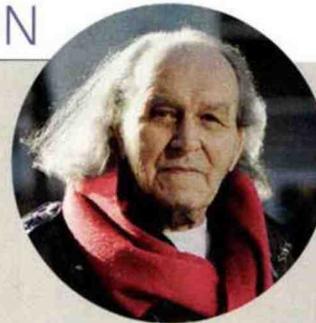


TRANSMISSION

Combattant de l'amour



Dans un abécédaire aux accents de testament spirituel, Guy Gilbert évoque avec son franc-parler légendaire sa vie auprès des jeunes. Des années de joies, de peines, de rencontres, de déceptions, de renaissances. D'Amour. En voici quelques extraits.

* Sculpter l'être humain

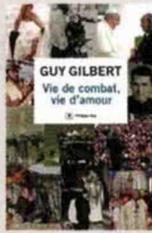
Mon travail d'éducateur est un travail d'artiste. Accueillir la masse informe d'un adolescent pour sculpter, lentement, l'être humain qu'il est, et qu'il ignore, c'est un travail d'orfèvre. Et, comme vous le devinez, un travail de longue haleine. Ce travail est strictement humain. Mais si je n'avais pas ma foi de chrétien pour penser que ce jeune est un être de lumière, il y a longtemps que j'aurais baissé les bras ! Il y a aussi mon équipe (...) composée de musulmans, de chrétiens, d'athées et de bouddhistes, elle m'aide énormément. Elle est non confessionnelle. Et j'y tiens. L'amour, le partage, le sens de l'autre n'appartiennent pas aux seuls chrétiens. Ce qui me fait agir ? Deux armes redoutables : l'amour humain et l'Amour de Dieu. Ils me permettent à 80 ans de continuer à croire absolument que l'espérance en tout être est possible. Que rien n'est jamais perdu.

* Échec

Aller jusqu'au bout de l'échec, d'abord. Je vis dedans, c'est mon quotidien. Mais je ne m'y installe jamais. (...) Il n'y a pas d'éducateurs miracles. Il y a seulement des éducateurs qui veulent aller jusqu'au bout d'une personne. C'est la seule façon d'éclairer d'un jour nouveau, par la confiance et la durée offertes, les contours des failles si attirantes où ils se précipitent. Et de les leur faire éviter souvent. Les rechutes arrivent évidemment ; parfois répétitives ; souvent imprévisibles. Tant d'adultes ont renoncé partout où ils ont atterri. Aller jusqu'au bout de l'échec, c'est suivre sans fin, sans faille, inexorablement le parcours chaotique d'un jeune. (...) Certains de mes avocats sont des saints ou des fous. S'ils n'étaient pas un peu les deux, ils ne répondraient pas toujours présents. Je partage un bout de leur folie faite d'espérance éperdue, sans limite.

* Train de la mort

Un jeune voulait me rejoindre à tout prix. Je ne le connaissais pas. Il s'échappe de son centre, saute dans le premier train Lille-Paris, s'accroche avec le contrôleur, puisque, évidemment, il n'avait pas de billet. Course-poursuite de wagon en wagon jusqu'à ce qu'il file par la porte du dernier wagon... Mais comme le train était lancé à grande vitesse, il n'a pas survécu. On a retrouvé ses restes éparpillés sur les rails et... une boîte d'allumettes avec dedans mes coordonnées, qu'il s'était procurées en cachette. À quelques dizaines de minutes près, il allait accéder à son rêve et se jeter dans mes bras... On aurait fait sûrement un bon bout de chemin ensemble... Je le retrouverai dans l'au-delà. À souffrance insondable, espérance étincelante.



À LIRE

Vie de combat, vie d'amour,
de Guy Gilbert,
éd. Philippe Rey,
20 €.
À commander
page 58.

✱ **Jésus, frère des loubards**

Les croix fleurissent en tatouages plus ou moins esthétiques sur les corps de mecs, quand les filles ne s'y mettent pas elles aussi. De magnifiques crucifix décoorent parfois la poitrine de taulards. Certains prisonniers découvrent Jésus-Christ et en vivent avec une intensité qui m'a parfois bouleversé. Écoutez Pascal, qui m'écrivait de sa prison de Nîmes : *« Avant d'être incarcéré, je priais Dieu. Je savais qu'il y avait Dieu. Mais je ne voyais Jésus que comme Son fils, un crucifié qui avait eu mal. J'ai appris à comprendre que le Christ était mon frère. Frère de cœur, frère de misère. Qu'il avait vécu ce que nous vivons : humilié, avili, non respecté, diminué... Il a compris ce qu'étaient injustice, intolérance, mensonges, égoïsme, mesquineries, haine... Et peu à peu je me suis imprégné de cette image : c'était un ami, un compagnon. Il avait vécu ce que j'apprenais à découvrir. Il avait pensé que tout le monde l'abandonnait. Alors Dieu, qui m'apparaissait froid, lointain, statique, m'est apparu à travers Jésus-Christ, un être de chair, de sang, capable de sourire et de pleurer, de serrer les dents, capable d'humour aussi. J'ai appris à passer mes journées avec Jésus, à lui raconter des choses, et une complicité s'est établie. Bien sûr, parfois, j'avais l'impression qu'il était immobile. Mais j'ai compris que c'était à moi d'aller vers Lui. Il m'appelait depuis si longtemps sans que je le sache. »*

✱ **Serge, le marginal**

C'était un beau gosse de 20 ans, avec une femme et un enfant de 3 mois. Un soir, rentrant du travail, il trouve un mot sur la table et son gosse tout seul, pleurant de faim. *« Je te quitte. Adieu. »* Il achète un fusil, se couche sur le lit avec le bébé et se fout une balle dans la tête. (...) Une fois sauvé, avec une énergie inimaginable, malgré une hémiplegie et une jambe partiellement paralysée, il reprend un travail, motivé par la protection qu'il doit à son enfant. Or soudainement, la mère revient et l'embarque. Serge porte plainte, mais la justice lui donne tort. Il se met à boire. Il se drogue. Devient clochard. Un jour, il rencontre son père, qu'il haïssait, car il l'avait maltraité et abandonné. Son père lui dit : *« Mon fils, je t'aime. »* La première fois en 20 ans ! Alors Serge efface tout et lui dit : *« Demande-moi ce que tu veux. – Écoute, on fait des braquages. Moi, je fais le guet. J'ai besoin de 100000 € pour l'achat d'un bar ! »* Serge fait sept braquages en boitant. Il se fait prendre à la septième fois. Il n'a jamais balancé son père au tribunal.

Le père, lui, ne l'a jamais revu. Serge a écopé de cinq ans de prison. Son membre paralysé s'est détérioré. Au bout des cinq ans, il m'appelle. Je l'ai pris en charge. On a mis deux ans pour obtenir la reconnaissance officielle de son handicap. (...) Je l'ai mis dans tous les hôtels à côté de chez moi. J'ai tout payé. Mais quand tu défonces la porte de ta chambre en oubliant que tu as la clef dans ta poche, le soir même tu es dehors. Alors Serge vient tous les jours me voir. Je lui donne deux Tickets-Restaurant, un paquet de cigarettes et une carte téléphonique hebdomadaire. (...) C'est d'amitié qu'il a besoin. (...) *« Guy, il faut que je te parle, j'ai un truc à te dire. – Passe me voir. »* À peine entré dans mon bureau, il bredouille : *« J'ai oublié ce que je voulais dire. »* En fait, ce qu'il veut, c'est seulement me voir. Quelques minutes à la permanence lui suffisent. C'est un lien indéfectible. Serge mourra peut-être dans son garage. En attendant, il vit sa vie à côté de la nôtre. Et moi je vis avec lui l'impossible et lui tiendrai la main jusqu'au bout.